

## Intervention



# Pourquoi me demander à moi de parler de musique?

Robert Gélinas

Number 18, March 1983

Topo Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57391ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gélinas, R. (1983). Pourquoi me demander à moi de parler de musique? *Intervention*, (18), 24–25.

# POURQUOI ME DEMANDER À MOI DE PARLER DE MUSIQUE?

Notre histoire nationale, ou si vous préférez l'histoire de notre culture nationale (avant de se dénouer Dieu sait comment) se lit-rait-elle comme un roman-fleuve géant auprès duquel «on» grandit en espérant? Un tel soap-opera mérite d'être traité selon les normes et dans la forme, c'est pourquoi je vais commencer par une...

## OUVERTURE

Je peux vous expliquer ça simplement. Au départ il y a le programme de création d'emplois dans les organismes culturels et, au préalable, mon éligibilité (longtemps au préalable j'étais «sur le bien-être»). Ici doit survenir l'inévitable remerciement à l'endroit de mon bon gouvernement qui fait tant de bonnes choses pour moi et tous ceux dans mon cas (pas dans le cas d'être sur le bien-être, ben non, y'en a trop, cé pas possible...) dans le cas d'avoir débarqué du bien-être pi d'avoir rejoint, dans de nombreux cas, les sempiternels bénévoles des organismes culturels, les hors-catégories, les non-éligibles pour toutes sortes de raison mais qu'on continue à voir traîner dans le décor, sans statut et, faut-il le mentionner d'un ton un peu gêné, sans salaire... Ma politesse de rigueur étant rendue, vous serez heureux d'apprendre que la job que j'ai eue, c'est au service de l'AEPCQ; de plus, consciencieux comme je le suis, vous aurez deviné que cet emploi empiète sur mon emploi habituel du temps (celui de mon état préalable, où je me retrouvais aussi hors-catégorie, dans un état de «loisir» de création, car comme les autres faute de statut, faute de réelles conditions appropriées il m'était impossible de prétendre à du «travail» de création, dans le secteur de la musique). Mais BOF!... HOP! et qu'à cela ne tienne! Si je vous parle de musique ce sera par le biais de lectures glanées dans des périodiques culturels québécois et si je vous livre ma lecture (mon interprétation au sens spectaculaire) de ces textes

culturels à périodicité variable, ce sera sur mon propre «beat» de pianiste-improvisateur.

## NOËL SOUS LA PLUIE...

Vision déprimante qui a su inspirer une comédie musicale dont la chanson-titre a longtemps été la plus vendue au monde (eh! oui...) j'ai nommé «I'm dreaming of a white Christmas» par l'inoubliable Bing Crosby.

En pleine course de service pour l'AEPCQ, j'ai eu à traverser Drapeau-ville (Masson entre les 1ère et 10ème avenues), Bing en version encore plus (!!!) délavée y était déversé dans tous les haut-parleurs accrochés sur les jolis lampadaires à boules, ornés de circonstanciers sapinages, j'aurais voulu être un touriste pour prendre des photos...

Noël sous la pluie... une éventualité peu évoquée à la Baie James, une spécificité (climatique) du grand Montréal qui lui est conférée par son aura de pollution ainsi que par sa situation géographique «au sud de nulle part...» Mais à part l'hiver qui arrive 2, 3 ou 4 semaines plus tard qu'ailleurs dans la province, on peut déplorer d'autres retards pour lesquels les explications ne sont pas aussi simples. Dans les domaines d'infrastructure notamment. Par exemple, si on jette un coup d'œil du côté de l'éducation, le rapport Parent «éclate» sur le Québec au début des années '60 et la province est soumise à l'Opération '55, cependant ce n'est que 20 ANS PLUS TARD, au début des années '80 que la restructuration scolaire de Montréal s'achève. Doit-on craindre que ce genre de délai d'application ne se reproduise également dans le cas de l'implantation des conseils régionaux de la culture? Faudra-t-il attendre le 21ème siècle pour que Montréal soit doté d'un tel conseil régional?

De référendum (perdu) en questionnement constitutionnel (débouté en Cour Suprême) en passant par une tournée de consulta-

tion dispendieuse (pour ne pas dire de «richard») dans le but de situer un «enjeu culturel», il y a de la part de ce gouvernement comme de ceux qui l'ont précédé une incapacité à assumer un leadership en ce qui concerne Montréal. La spécificité culturelle de cette région se détermine donc en termes d'abandon, de vacances (la situation des deux musées, qui se retrouvent sans directeur(trice), est symptomatique à cet égard).

Montréal, à Noël, sous la pluie, laissez-moi vous dire, c'est pas jo-jo...

Le propre du vide, comme chacun sait, c'est de se faire remplir et notamment par quoi que ce soit sans qu'il s'agisse vraiment de ce qui est le plus «dense» ou le «meilleur». Ainsi Montréal abandonné à la Drapeau-kulture que Jean-Pierre Goyer se fait un plaisir de gérer en préparant une place de choix à son copain Francis Fox (dont tout le monde a oublié la passagère déchéance politique) peut donner lieu à, comment dire, des «aberrations?... On se doit d'apprécier la qualité d'un article de Marcel Fournier dans la dernière parution de Possibles (vol. 7, 1) intitulé **Roussil en question(s)**: en retraçant un portrait de l'artiste et de son évolution, sereinement, Marcel Fournier nous a donné l'occasion de cogiter sur les différentes bibittes qui peuplent le contexte social et politique de notre développement culturel. Données concrètes d'un réel enjeu!

## INTÉGRATION DES ARTS (DE SCÈNE) À L'ARCHITECTURE (MUSÉOLOGIQUE)

Dans Propos d'Art, vol. 5, # 3, le titre de l'entrevue avec Louise Letocha, ex-directrice du M.A.C. se lit: «Le prochain défi de mon successeur sera la relocalisation du Musée d'art contemporain.» Parions que ce dont tout le monde parle depuis que le M.A.C. est perdu, du côté de Sorel..., au-delà des services de transport en

commun efficaces, risque effectivement de se produire au cours du mandat intérimaire de M. André Ménard. Parions aussi qu'il risque de se produire à une période approchant (antérieurement, va sans dire) la prochaine campagne électorale, au cas où cela apparaîtrait comme un «geste» en faveur du développement culturel à Montréal. Tout va bien... mais... aaaaahhhhh! il fallait bien qu'il y ait un mais... Compte tenu du développement particulier de l'art contemporain, justement, qui se dématérialise dans certains cas et qui s'agite, se performe, s'incarne, bref se déplace des surfaces d'exposition (les murs bien éclairés) vers une scène (et ici je suis pris de cours pour vous la décrire car, tel est le problème, le studio du M.A.C. ne représente pas selon son modèle actuel la structure d'accueil idéale, ou à tout le moins suffisante, pour les représentations multiples qui s'y déroulent). En bref, je voudrais lancer une campagne de lettres au ministre pour exiger de lui, avant qu'il ne puisse s'en démettre pour toutes sortes de raisons, qu'en plus de trouver un endroit approprié où relocaliser le M.A.C., il dote la future bâtisse de ce qui lui manque actuellement, une vraie salle appropriée pour les arts (contemporains) de scène...

## VARIATION SUR LE MÊME THÈME

Voyons voir (à) ça!... Le trèfle à quatre feuilles qui s'épluche si gentiment de semaine en semaine pour ne laisser la place qu'à trois feuilles (chroniques) sur quatre... dont on peut dès lors conclure qu'on n'aura jamais droit au «jack-pot», en suivant le flash génial du concepteur de la formule d'émission... Beur! Donc, ce trèfle à quatre feuilles semble destiné selon le plan directeur de R.C. (cola), en mettant les choses au mieux, c'est-à-dire si les cotes d'écoute le justifient, à prendre une certaine ampleur. Le (seul et unique) magazine culturel de la télévision d'État pourra passer de 30 à 60 minutes par semaine et dans ce cas devenir un trèfle à six ou sept feuilles (sans atout?) et accueillir des chroniques sur les arts (mineurs? secondaires?) de scène... Ouatte de phoque, j'en ai plein le trouffignon...

## RIEN D'ÉTONNANT...

«Quand Big brother devenu punk nous envoie sa musique» de Jean-Pierre Dupuis dans Possibles, vol. 7, # 1, interroge la pratique des radios communautaires où il dénote un certain ordre de contradiction entre les deux aspects fondamentaux de leur programmation, à savoir les émissions communautaires et les émissions diffusant en grande



majorité du «rock». Quel plaisir pour moi de constater qu'enfin il se dessine peut-être une amorce de déclenchement de processus de questionnement qui vise à interroger la pertinence absolue de cette manière de platitude sonore qui m'emmerde à longueur de journée où que j'aïlle (sauf chez de vrais chums qui aiment la musique et en font jouer)... En termes moins talonnesques, fuck rock! y'a rien là, vraiment, tant du point de vue inférieurisé de l'impérialisme culturel qu'on subit que du point de vue solfège, harmonie, développement historique d'une forme artistique, le rock y'a rien là. Je ne me sens pas du tout gêné de répéter une fois de plus que le fondement idéologique ou philosophique de la musique d'improvisation, son contenu fondamental, ce qui constitue l'essentiel communiqué (entre les musiciens d'abord et à tout le public simultanément, et je suis conscient du merveilleux paradoxe d'y reconnaître un «d'abord» et un «simultanément», c'est là la spécificité de l'improvisation) dans cette forme d'art est un sentiment de liberté. L'ordre sans le pouvoir, la beauté sans contraintes; l'improvisation musicale, belle et rebelle... mais trop souvent reléguée aux oubliettes au profit du caca phonique qui alimente les innombrables appareils, gadgets, cossins qui ont déjà pris le virage technologique qui nous maintiennent sinon nous entraînent dans une élucluable trajectoire de coïsommateurs-schizotypés et stéréo-phréniques. Basta cosi!

### UNE AUTRE ABSENCE...

Tout le monde a entendu parler du Festival de Jazz de Montréal, le 3ème, celui autour duquel ont déambulé 100 000 personnes. C'est bien beau, mais même dans la presse culturelle, on n'a parlé que des musiciens étrangers. Quelqu'un a-t-il questionné la base sur laquelle a été effectuée la présélection pour le concours de musique de nos «jeunes» talents prometteurs, si les trios, quatuors ou quintettes en liste étaient bien les formations souhaitées par les musiciens? Ou encore a-t-on cherché à analyser les conséquences socio-économiques de cet événement dans le milieu, multiplication des endroits où jouer, meilleures conditions offertes aux musiciens, etc.? En gros, y a-t-il une attention qui se porte sur les musiciens locaux, ou comme on pourrait dire en espagnol «que pasa con los locos?» Je ne suis pas assez doué ni assez porté sur la chose pour me livrer à de longues recherches, poursuite d'entrevues et toute autre démarche nécessaire à la production de super-dossiers sur de tels événements, mais j'éprouve douloureusement

(si j'ose vous livrer mes sentiments) une telle lacune dans la couverture écrite de ce que je m'obstine à considérer comme une manifestation culturelle de toute première importance, la musique que nous improvisent des Jean Beudet et Robert Leriche ainsi que de nombreux autres regroupés au sein de l'EMIM et que l'on retrouve dans des formations diverses: Jonas, Quidam, Hot Zizanie, la G.U.M. (vous m'excuserez de ne pas toutes les nommer étant

donné le nombre considérable de duos, trios, etc. qui ne portent que le nom de leurs membres et que l'on peut entendre au Bar «A» du Conventum, au Fridolin, à Motivation V, au Village Duluth, au Zobar, etc.)

Je sens que la chute de cet article va être comme précipitée, mais vous allez tout de même vous retrouver au même point qu'au départ — peut-être — en ce sens que je vais terminer par mon titre, ça se fait bien en journalisme,

pourquoi me demander de parler de musique???... de dieu engagez-moi plutôt pour des concerts!!!...

Flash de dernière minute, c'est maintenant chose faite, l'Attacq (Association des travailleurs et travailleuses en art et en culture) a une existence légale. Comme chacun le sait depuis Napoléon, la meilleure défense c'est l'attacq, alors adhérez!

© Robert Gélinas

## DÉRIVE SUR LA ST-DENIS

Fin de semaine à Montréal, où m'appellent des affaires de famille, d'argent, de politique et de coeur.

Vendredi un souper qui s'étire à deux pas de l'UQAM, du terminus Voyageur. On s'agite. Astu un crayon? Sur un carton de cigarettes, un projet d'affiche. 6 couleurs. Sérigraphie. En 3 jours, à 2, on devrait s'en sortir. (Il oubliait juste les lendemains de la veille, le show de Diane Dufresne.) On n'a pas tous les jours 22 ans. On ne prépare pas tous les jours une première expo dans une vraie galerie. Pas un café. Une galerie. Grands gestes. Les yeux brillent, soupirent. Puis un jase de la dernière performance, de la prochaine. En plein soleil sur la grand-place de l'UQAM. Jeu avec la lumière, vibration plastique.

Comment croire encore à la peinture? Le café se remplit. Seulement Corbeau et Pied de Poule viennent troubler l'unilinguisme musical — ou Nina Hagen, celle qui a changé ta vie — Le Conseil des Arts? Haussement d'épaules. On le laisse au jet set. L'art engagé? Il me renvoie un sourire de Sphinx. C'est toute sa vie qui est une oeuvre d'art, un engagement. Comment puis-je en douter? Il peint, dessine, sculpte. Un jour, il reviendra à la musique, par où il a commencé ou fera des performances. La vie comme oeuvre d'art. L'art comme énergie.

Samedi soir très tard. Une discothèque à la mode prend la relève d'une autre. Les mêmes visages dérivent dans le Platô. Cherchent où ça se passe.

Quand on vient du Saguenay, qu'on habite à Montréal et qu'on porte un nom de joueur de hockey, est-ce qu'on prend pour les Canadiens ou pour les Nordiques? Des grosses molles qu'on buvait à Jonquière, il ne reste que les p'tites bières de la St-Denis. L'espace rétrécit, comme la gang, comme les bouteilles de l'exil. C'est entre Duluth et Rachel qu'on se croise, comme souvent cet été dans l'errance des nuits trop chaudes du centre-ville, quand on cherche la brise sur les terrasses, au fond des verres. Et qu'on projette sans fin de descendre le Saguenay à 2 ou 3 ou 11 canots. Pourquoi pas?

Briser l'isolement. Regrouper tous les travailleurs culturels. Et ceux sur le BS, vissés à leur téléphone dans l'attente de contrats qui viennent si rarement. N'installent même pas de répondeur automatique. Si tu manques ta chance,

too bad. La concurrence est féroce, surtout celle des chums.

Faut passer à l'attaque. Que les troupes s'autogèrent, que les salles s'autogèrent. La création écartelée, la vie éparpillée. Non au contrôle de l'État. Mais on finit toujours par lui demander des sous. Justement il rencontre Clément Richard jeudi prochain. «Faites-nous des promesses Monsieur le Ministre». Histoire de débloquer une histoire sordide d'états financiers déficitaires, de conflits de personnalité avec les fonctionnaires. Avant la prochaine visite des huissiers. Anyway, ils reviennent chaque saison. Cette semaine, plusieurs rencontres d'artistes. Il n'a même plus le temps de faire de la musique avec la gang du Saguenay, ni avec les autres. Et ses amours? Il reprend une bière. L'été est loin déjà. Les nuits sont froides quand on chauffe avec une annexe à l'huile un appartement trop grand.

Dimanche. On relaxe, effoires, après la réunion. Notre politique se précise, le club s'agrandit. Le manifeste est presque prêt. À force d'hésiter entre le granola et le new wave, le Platô accueille finalement le nouveau jet set. On se retrouve inévitablement près de Marie-Anne. Bientôt ce sera de Bienville. La spéculation monte. L'heure du schnaps ou de la vodka se termine. L'équipe d'un jeune mensuel d'écologie culturelle se disperse lentement. On jase du show qui se prépare. Surtout ne pas répéter Montréal Transport. Après la grande roue et le hockey, improviser à partir du tarot? «À Beaujeu, on se déculottait bien plus.» On en est déjà à la 6<sup>e</sup> saison de la Ligue Nationale d'Improvisation. Les entraîneurs sont essouffés. Et tout le Platô avec eux. Même les partys d'Abbittibi ne sont plus ce qu'ils étaient. Pourtant tout le monde était venu. C'est comme Radio Centre-Ville qui déménage.

Montréal artistique... à l'ouest, les autres, sur la St-Denis, la gang du Saguenay, la gang d'Abbittibi, la gang de l'est. Qui rêvent encore de retour, de grosses bières. En attendant.

Dans l'autobus, en rentrant, j'arrive mal à lire, poursuivie par le sourire du jeune sphynx. D'ailleurs je reviens bientôt. Un lancement, un vernissage, une réunion, des amours et des amitiés aux prises avec l'espace-temps.

Andrée Fortin